**Lycée Henri Matisse de Vence**

**RECAPITULATIF DES ACTIVITÉS 2020-2021  
PREMIÈRE-VOIE GÉNÉRALE, classes 1°G4, 1°G7**

**(professeure : Ghislaine Zaneboni)**

[Bulletin officiel spécial n° 6 du 31 juillet 2020](https://www.education.gouv.fr/pid285/bulletin_officiel.html?pid_bo=39770)

<https://www.education.gouv.fr/bo/20/Special7/MENE2019312N.htm?fbclid=IwAR2kMftf8OE4sRRFvsGz8EkwGWMF6IKuA5zTFEuZQdAheEzvN0f6Bv8RKC4>

**Œuvre choisie par l’élève :** *Nom, Prénom, classe de l’élève*

**(« parmi celles proposées par l’enseignant au titre des lectures cursives obligatoires ou parmi celles qui ont été́ étudiées en classe ») :**

*Titre, auteur et date de l’œuvre*

|  |  |
| --- | --- |
| **OBJET D’ÉTUDE : Le théâtre du XVIIe siècle au XXI° siècle** | |
| **Œuvre intégrale : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673**  **Parcours associé : *Spectacle et comédie***.(Problématique d’ensemble qui reformule le parcours) ***Quand la comédie se donne en spectacle*** | |
| **Textes de l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 1. Extrait 1 **Acte I, scène 4 :** de « Angélique – Ne trouves-tu pas »… fin de la scène 2. Extrait 2 **Acte II, scène 6 :** de « Béline – je vous trouve aujourd’hui… Argan – me dire un peu comment je suis 3. Extrait 3 **Acte III, scène 3 :** de « Argan – Hoy ! Vous êtes un grand docteur… te jouer à la faculté » |
| **Textes composant le parcours qui accompagne l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 1. Extrait 1 **Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte IV, scène 9, 1784** 2. Extrait 3 **Jean Genet, Les *Bonnes,* début, 1947** |
| **Lecture cursive obligatoire proposée par le professeur**  **et justification brève du choix** | **Ionesco, *Le Roi se meurt,* 1962**  ***Comment représenter sur scène la comédie de la vie, désespoir, absurde et dérision ?*** |

|  |  |
| --- | --- |
| **OBJET D’ÉTUDE : La poésie du XIXe siècle au XXIe** | |
| **Œuvre intégrale : Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1861**  **Parcours associé : *Alchimie poétique : la boue et l'or.***  (Problématique d’ensemble qui reformule le parcours)  ***Quand la poésie transfigure, métamorphose et sublime la réalité, quotidienne, triviale, voire « atroce ».*** | |
| **Textes de l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 6. Extrait 1 **Hymne à la beauté**  7. Extrait 2 **Une Charogne**  8. Extrait 3 **Le Vin des chiffonniers** |
| **Textes composant le parcours qui accompagne l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 9. Extrait 1 **Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène », *Cahiers de Douai,* 1870**  10. Extrait 3 **Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extraits), *Pièces*, 1962** |
| **Lecture cursive obligatoire proposée par le professeur**  **et justification brève du choix** | **Queneau, *Chêne et Chien*, 1937**  ***Du « je » autobiographique au « je » poétique et fantaisiste, à la recherche d’un sens.*** |

**Récapitulatif 2020-2021**

**Photocopie des textes étudiés**

**Lycée Matisse de Vence**

**1°G4, 1°G7**

**1° Objet d’étude**

**Le théâtre du XVIIe siècle au XXI° siècle :**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme : ***Spectacle et comédie***.

**Molière, *Le Malade imaginaire***

- la lecture cursive d’au moins une pièce de théâtre appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme :

**Ionesco, *Le Roi se meurt***

**Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673 – 3 extraits**

**Texte 1. Acte I, scène 4**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | ANGÉLIQUE.— Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme?  TOINETTE.— Oui.  ANGÉLIQUE.— Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?  TOINETTE.— D'accord.  ANGÉLIQUE.— Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?  TOINETTE.— Oh, oui.  ANGÉLIQUE.— Ne trouves tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?  TOINETTE.— Assurément.  ANGÉLIQUE.— Qu'il a l'air le meilleur du monde?  TOINETTE.— Sans doute.  ANGÉLIQUE.— Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble.  TOINETTE.— Cela est sûr.  ANGÉLIQUE.— Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?  TOINETTE.— Il est vrai.  ANGÉLIQUE.— Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?  TOINETTE.— Vous avez raison.  ANGÉLIQUE.— Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?  TOINETTE.— Eh, eh, ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité́ ; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.  ANGÉLIQUE.— Ah! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?  TOINETTE.— En tout cas vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier, qu'il était de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai, ou non. C'en sera là la bonne preuve.  ANGÉLIQUE.— Ah! Toinette, si celui-là̀ me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme. TOINETTE.— Voilà votre père qui revient. |

**Texte 2. Acte II, scène 6**

**BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | BÉLINE.— Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.  ANGÉLIQUE.— Moi, Madame, que voudrais-je dire que ce que je dis ?  BÉLINE.— Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.  ANGÉLIQUE.— Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.  BÉLINE.— Il n'est rien d'égal à votre insolence.  ANGÉLIQUE.— Non, Madame, vous avez beau dire.  BÉLINE.— Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.  ANGÉLIQUE.— Tout cela, Madame, ne servira de rien, je serai sage en dépit de vous; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.  ARGAN.— Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai1 bien.  BÉLINE.— Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.  ARGAN.— Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez. BÉLINE.— Adieu, mon petit ami.  ARGAN.— Adieu, mamie. Voilà̀ une femme qui m'aime... Cela n'est pas croyable.  MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous allons, Monsieur, prendre congé́ de vous.  ARGAN.— Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.  *1. réduire, soumettre, mater* |

**Texte 3. Acte III, scène 3**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | ARGAN. — Hoy. Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs pour rembarrer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet.  BÉRALDE. — Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, et chacun à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; et pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelqu'une des comédies de Molière.  ARGAN. — C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.  BÉRALDE. — Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.  ARGAN. — C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.  BÉRALDE. — Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.  ARGAN. — Par la mort non de diable, si j'étais que des médecins je me vengerais de son impertinence, et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirais : « crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté ». |

**Parcours** : ***Spectacle et comédie***.

**Texte 4. Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784**

**Acte IV, scène 9**

**du début de la scène à « … la ritournelle du duo recommence »**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | LE COMTE, LA COMTESSE*, assis ;*  *l’on joue les Folies d’Espagne d’un mouvement de marche*  *(Symphonie notée)*  MARCHE  LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l’épaule*  L’ALGUAZIL. LES PRUD’HOMMES. BRID’OISON.  LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*  DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*  DEUX AUTRES, *le voile blanc.*  DEUX AUTRES, *les gants et le bouquet de côté.*  ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.  D’AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE*.*  FIGARO *donne la main à* MARCELINE*, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à* SUZANNE *et à* MARCELINE.  LES PAYSANS ET LES PAYSANNES *s’étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango (air noté) avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au comte ; elle se met à genoux devant lui.*  *Pendant que le* COMTE *lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant (*air noté)  Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire  D’un maître qui renonce aux droits qu’il eut sur vous :  Préférant au plaisir la plus noble victoire,  Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.  SUZANNE *est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le* COMTE*par son manteau* *et lui montre le billet qu’elle tient : puis elle porte la main qu’elle a du côté des spectateurs à sa tête, où le* COMTE *a l’air d’ajuster sa toque ; elle lui donne le billet.*  LE COMTE *le met furtivement dans son sein ; on achève de chanter le duo : la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.*  FIGARO *vient la recevoir des mains du* COMTE, *et se retire avec elle de l’autre côté du salon, près de* MARCELINE.  (*On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps)*  LE COMTE*, pressé de lire ce qu’il a reçu, s’avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d’un homme qui s’est cruellement piqué le doigt ; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d’une épingle, il dit :*  LE COMTE (*pendant qu’il parle, ainsi que Figaro, l’orchestre joue pianissimo) :* Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout ! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise)*  FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne :*  C’est un billet doux, qu’une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d’une épingle, qui l’a outrageusement piqué. *(La danse reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne ; il y voit l’invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l’épingle qu’il attache à sa manche.)*  FIGARO, *à Suzanne et à Marceline*: D’un objet aimé tout est cher. Le Voilà qui ramasse l’épingle. Ah ! c’est une drôle de tête ! *(Pendant ce temps, Suzanne a des signes d’intelligence avec la Comtesse. La Danse finit ; la ritournelle du duo recommence.)* |

**Texte 5. Jean Genet, Les *Bonnes,* début, 1947**

[…]

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | **CLAIRE** – Préparez ma robe. Vite, le temps presse. Vous n’êtes pas là ? *(Elle se retourne)* Claire ! Claire ! *(Entre Solange)*  **SOLANGE** – Que Madame m’excuse, je préparais le tilleul *(elle prononce tillol)* de Madame.  **CLAIRE** – Disposez mes toilettes. La robe blanche pailletée. L’éventail, les émeraudes.  **SOLANGE** – Tous les bijoux de Madame ?  **CLAIRE** – Sortez-les. Je veux choisir. *(avec beaucoup d’hypocrisie)*  Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.  *(Solange prend dans l’armoire quelques écrins qu’elle ouvre et dispose sur le lit)*  Pour votre noce sans doute.  Avouez qu’il vous a séduite ! Que vous êtes grosse ! Avouez-le !  *(Solange s’accroupit sur le tapis, et, crachant dessus, cire des escarpins vernis)*  Je vous ai dit, Claire, d’éviter les crachats.  Qu’ils dorment en vous, ma fille, qu’ils y croupissent.  Ah ! ah ! *(Elle rit nerveusement)* Que le promeneur égaré s’y noie.  Ah ! ah ! vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. *(Elle tend son pied que Solange examine)* Pensez-vous qu’il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive ? Par la brume de vos marécages ?  **SOLANGE** *(à genoux et très humble)* – Je désire que Madame soit belle.  **CLAIRE** – *(Elle s’arrange dans la glace)*  Vous me détestez, n’est-ce pas ? Vous m’écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. *(Elle se lève et d’un ton plus bas)* On s’encombre inutilement. Il y a trop de fleurs. C’est mortel. *(Elle se mire encore)* Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais. Car, ce n’est pas avec ce corps et cette face que vous séduirez Mario. Ce jeune laitier ridicule vous méprise, et s’il vous a fait un gosse…  **SOLANGE** – Oh ! mais, jamais je n’ai…  **CLAIRE** – Taisez-vous, idiote ! Ma robe ! […] |

**2° Objet d’étude**

**La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle :**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Alchimie poétique : la boue et l'or.***

**Baudelaire, *Les Fleurs du mal***

- la lecture cursive d’au moins un recueil appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme, ou d’une anthologie poétique :

**Queneau, *Chêne et Chien***

**Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*:**

**Texte 6. Hymne à la beauté**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme, Ô Beauté ! ton regard, infernal et divin, Verse confusément le bienfait et le crime, Et l'on peut pour cela te comparer au vin.  Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ; Tu répands des parfums comme un soir orageux ; Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.  Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ? Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ; Tu sèmes au hasard la joie et les désastres, Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.  Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ; De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant, Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques, Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.  L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle, Crépite, flambe et dit : Bénissons ce flambeau ! L'amoureux pantelant incliné sur sa belle A l'air d'un moribond4 caressant son tombeau.  Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe, Ô Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu ! Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?  De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène, Qu'importe, si tu rends, - fée aux yeux de velours, Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! - L'univers moins hideux et les instants moins lourds ? |

**Texte 7. Une Charogne (XXIX)**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  Ce beau matin d'été si doux ;  Au détour d'un sentier une charogne infâme  Sur un lit semé de cailloux,  Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,  Brûlante et suant les poisons,  Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  Son ventre plein d'exhalaisons.  Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  Comme afin de la cuire à point,  Et de rendre au centuple à la grande Nature  Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;  Et le ciel regardait la carcasse superbe  Comme une fleur s'épanouir.  La puanteur était si forte, que sur l'herbe  Vous crûtes vous évanouir.  Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,  D'où sortaient de noirs bataillons  De larves, qui coulaient comme un épais liquide  Le long de ces vivants haillons.  Tout cela descendait, montait comme une vague,  Ou s'élançait en pétillant ;  On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  Vivait en se multipliant.  Et ce monde rendait une étrange musique,  Comme l'eau courante et le vent,  Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  Agite et tourne dans son van.  Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  Une ébauche lente à venir,  Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  Seulement par le souvenir.  Derrière les rochers une chienne inquiète  Nous regardait d'un œil fâché,  Épiant le moment de reprendre au squelette  Le morceau qu'elle avait lâché.  - Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  À cette horrible infection,  Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,  Vous, mon ange et ma passion !  Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  Après les derniers sacrements,  Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses.  Moisir parmi les ossements.  Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  Qui vous mangera de baisers,  Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  De mes amours décomposés ! |

**Texte 8. Le Vin des chiffonniers (CV dans l’édition de 1861)**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30 | Souvent, à la clarté rouge d’un réverbère  Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,  Au cœur d’un vieux faubourg, labyrinthe fangeux  Où l’humanité grouille en ferments orageux ;  On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête  Butant, et se cognant aux murs comme un poëte,  Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,  Épanche tout son cœur en glorieux projets.  Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  Terrasse les méchants, relève les victimes,  Et sous le firmament comme un dais suspendu  S’enivre des splendeurs de sa propre vertu.  Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  Moulus par le travail et tourmentés par l’âge,  Éreintés et pliant sous un tas de débris,  Vomissement confus de l’énorme Paris,  Reviennent, parfumés d’une odeur de futailles0,  Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,  Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.  Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux  Se dressent devant eux, solennelle magie !  Et dans l’étourdissante et lumineuse orgie  Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  Ils apportent la gloire au peuple ivre d’amour !  C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;  Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.  Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;  L’Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil ! |

**Parcours *Alchimie poétique : la boue et l'or.***

**Texte 9. Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène », *Cahiers de Douai,* 1870**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | **Vénus anadyomène**  Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête  De femme à cheveux bruns fortement pommadés  D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  Avec des déficits assez mal ravaudés ;  Puis le col gras et gris, les larges omoplates  Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;  Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;  La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;  L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  Horrible étrangement ; on remarque surtout  Des singularités qu'il faut voir à la loupe...  Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;  **–** Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  Belle hideusement d'un ulcère à l'anus. |

**Texte 10. Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extraits), *Pièces*, 1962**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée.  Notre esprit la honnit, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas.  C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !  Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.  De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs2 !  Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !  Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux3 trop roué de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle à son gué opiniâtre la constance et la liberté guident nos pas  [...]  Assurément, si j'étais poète, je pourrais (on l'a vu) parler des lassos, du lierre des lutteurs couchés de la boue. Ainsi sécherait-elle alors, dans mon livre, comme elle sèche sur le chemin, en l'état plastique où le dernier embourbé la laisse...  Mais comme je tiens à elle beaucoup plus qu'à mon poème, eh bien, je veux lui laisser sa chance, et ne pas trop la transférer aux mots. Car elle est ennemie des formes et se tient à la frontière du non-plastique. Elle veut nous tenter aux formes, puis enfin nous en décourager. Ainsi soit-il ! Et je ne saurais donc en écrire, qu'au mieux, à sa gloire, à sa honte, une ode diligemment inachevée... |